L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# Les leçons de l'expérience.

De même que dans l'art militaire, la stratégie, il y a des retraites qui sont des victoires, dans la science nouvelle, l'aviation, il y a des insuccès qui sont glorieux ; le courage malheureux doit être honoré.

La tentative qu'a faite Wellman de traverser l'Atlantique est audacieuse, on en conviendra ; et bien qu'il n'y soit pas parvenu, il aura toujours le mérite d'avoir été le premier à en faire l'essai.

Au cours d'un entretien qu'il vient d'avoir avec un journaliste de New York, l'aviateur américain, parlant de son téméraire essai, a dit : "Ça été une promenade aérienne folle et joyeuse, avec la mort comme guide.

" Nous sommes, mes compagnons et moi, très satisfaits de notre expérience sous certains rapports et désappointés sous d'autres. Somme toute, nous devons nous féliciter d'avoir pris part à une telle aventure, qui nous a été une leçon ; nous croyons avoir appris quelque chose dans la navigation aérienne qui servira dans l'avenir. Recommencerons-nous la traversée de l'océan? nous ne saurions le dire dès à présent ; nous n'avons rien décidé à cet égard. Les trois jours et trois nuits que nous avons passés dans l'espace nous ont valu une expérience précieuse qui nous permettra de perfectionner notre dirigeable, d'en construire un qui franchira avec succès la distance qui sépare les deux continents."

Wellman dit qu'il faut que le dirigeable soit muni d'un "équilibrisateur" autre que celui qu'ils avaient, et déjà Vaniman et lui ont une conception très nette de l'instrument qu'il leur faut et dont la construction leur sera facile.

Le public a trouvé l'entreprise très audacieuse. L'aviateur s'en félicite, même si elle n'a pas été heureuse ; mais il n'en réclame pas tout l'honneur ; il le partage, au contraire, avec tous ceux qui étaient de l'expédition, surtout avec Melvin Vaniman qui en avait accepté avec lui la responsabilité et qui a plus travaillé que tout autre. Vaniman, à son avis, a du génie et possède un indomptable courage. Louis Loud a beaucoup voyagé dans les mers polaires ; c'est un des hommes les plus braves qu'il connaisse. Murray Simons, Jack Irwin et Fred Aubert ont, eux aussi, été d'excellents compagnons ; chacun d'eux a rempli de son mieux la fonction qu'il avait acceptée.

Wellman, on le voit, ne réclame pas tout le mérite de cette entreprise, il le partage également avec ceux qui en ont bravé les dangers ; une telle loyauté le grandit aux yeux du monde.

Il dit que le dirigeable était en parfait état, et qu'ils ont été forcés de l'abandonner à cause des perturbations atmosphériques contre lesquelles ils ont lutté jusqu'à l'épuisement de leur combustible.

Mais Wellman ne dissimule pas la satisfaction que lui cause le record qu'il a établi ; il a franchi 1010 milles et est resté dans l'espace soixante douze heures ; ce n'est pas banal.

# Lettres à Emilie.

Sans doute, Emilie, as-tu ressenti comme moi une émotion profonde à la nouvelle de la mort de Chavez.... Petits et grands, il n'est, je pense, personne au monde, pendant les quelques jours qui suivirent son exploit fantastique et précédèrent sa mort, il n'est pas d'enfant, de femme, d'homme, de vieillard ou de jeune fille qui ne se soit penché avec une avidité fascinée sur les photographies où, parmi l'immensité des monts et leur colossale multitude s'élève un point à peine perceptible ; un point qui est un être à ce moment-là presque surhumain d'héroïsme et d'intrépidité, dirigeant son joujou de toile vers de vertigineuses hauteurs. Un point.... un cœur vivant penché sur la palpitation d'un moteur aveugle ; des yeux terrestres s'essayant à percer les étendues où planent les aigles, un jeune homme aussi fabuleux que Persée, dominateur du vent, des nuages et de l'azur, s'élançant au-dessus des gouffres et des cimes, pour aller réveiller, ainsi qu'une Andromède endormie dans la neige, sur le plus haut, sur le plus fier sommet, une gloire d'autant plus pure que déjà elle est à demi glacée par la mort.

——

Que l'on pleure l'anéantissement de cette énergie merveilleuse, que l'on gémisse sur l'abolition prématurée de toutes les belles possibilités qu'offrait encore cette existence, rien de plus juste, de plus naturellement douloureux et vrai. Mais il sied ici que l'admiration domine le regret vain d'une jeunesse brisée ; il sied qu'un sentiment moins pitoyable et plus magnanime accompagne la mémoire ailée de ce jeune heros. " A quoi, à quoi sert sa mort ? " se lamentent des gens sages ou qui se croient tels. Certes, il est affreux de mourir à vingt ans d'une maladie stupide ou d'un accident banal et quelconque, mais il est admirable de mourir comme est mort Chavez, dans la magnificence d'un élan unique, dans une sorte d'apothéose funèbre. Il n'est pas à plaindre, celui-là qui succombe après avoir accompli ce qu'il ne pourrait jamais peut-être plus atteindre ni dépasser au cours d'une plus longue vie ; celui qui meurt au but, mais ayant eu le temps de juger la grandeur de sa réussite et de son courage ; celui qui fut roulé par les ouragans, a dépassé les pics, vaincu les rafales, plané sur les vertigineuses vallées et sur l'effroi des précipices, a navigué parmi les houles aériennes, connu le supplice et la splendeur d'une lutte infernale et céleste, et qui, victorieux et mourant, sous ses ailes brisées le recouvrant déjà d'un linceul, tombe....

——

Et pendant la cruauté de ses derniers jours, pour que sa fin fût plus belle encore, il fit entendre le touchant appel de la jeunesse à la vie, dernier sanglot d'Iphigénie tendant les bras vers la lumière. Lui qui avait bu tant d'azur et avait volé dans du soleil, il regretta de s'enfoncer dans les souterraines funèbres ; mais après il crut bondir de nouveau dans un espace obscurci et pénétrer dans les étoiles. Rien n'a manqué à l'émouvante, à la grave beauté de cette mort. L'homme qui plana sur les monts ainsi qu'un dieu des mythologies eut des funérailles dignes d'un héros antique. L'italienne poésie de l'imagination populaire comprit toute cette beauté, toute cette tristesse, toute cette gloire, et voulut y participer un peu. Quoi de plus touchant que ces dons rustiques offerts par des paysans à ce jeune mort ? Les montagnards cueillant pour lui les fleurs neigeuses des sommets les ont portées à sa dépouille avec un geste aussi noble que celui de quelque pâtre grec ornant de branches et de guirlandes une stèle vénérée. Plus tard ils raconteront à leurs petits-enfants : " Nous l'avons vu planer au dessus des Alpes...." Son destin dépasse si étangement d'autres sorts illustres, qu'il semble déjà appartenir à la légende, se reculer dans la fable, et c'est vraiment du fond du temps qu'il nous paraît ainsi précipité au pied de la foule anxieuse, du plus haut de sa jeunesse et du plus lointain de son espoir.

——

Emilie, malgré toute l'horreur et toute l'injustice de cette fin, vraiment elle nous fait connaître une grandeur nouvelle. Qu'importe de ne pas survivre à l'accomplissement de son désir, s'il est accompli ? Qu'importe la mort et la chute qui brise et tue si on a goûté dans toute sa plénitude ivre l'audace du départ et du vaste élan irrésistible vers ce qui paraît être un bonheur jamais atteint, un danger inconnu, un songe que nul être encore n'avait osé réaliser ainsi ? Pour avoir pu goûter ces émotions passionnées, ces minutes prodigieuses, cette lutte si âpre dans une solitude singulière, cette véhémence dans l'énergie, l'orgueil et la joie d'un risque sublime, pour avoir goûté tout cela, est-ce trop payer que de mourir et d'avoir si tôt sur sa sépulture tant de palmes en forme d'ailes ?

Non. Un instant d'incroyable beauté, la noblesse de cette conquête d'une heure valent cent fois une vie médiocre, tranquille et longue. "A quoi sert cette mort !" disent ceux-là qui veulent dissimuler sous le nom de prudence et de raison leur assez lâche platitude. A quoi ? A donner aux vivants éblouis un exemple inouï d'héroïsme, le spectacle impressionnant d'une existence sacrifiée avec une ferveur généreuse ! Plus il est doux, plus il est bon, plus il est précieux de posséder la vie et la jeunesse, plus il est beau de les aventurer hardiment dans une surprenante tentative. A travers les siècles il y a toujours eu de ces infortunes privilégiées, de ces victimes sacrées marquant les étapes des âges. Certes, il n'y a pas un cœur qui n'ait battu pour le cœur expirant de ce jeune homme intrépide. Et maintenant, sans doute n'est-il pas un être épris d'un idéal nouveau qui ne songe à Chavez avec une vénération inconsciente et qui, plein d'étonnement et d'un obscur désir, ne l'admire, ne l'envie et ne le salue.

MARIE.

Pour copie :
GÉRARD D'HOUVILLE.

## LE FEUILLETON.

Voici en quels termes "l'Australian Morning Advertiser" annonçait naguère la publication d'un feuilleton :

"Ces scènes étranges, qui sont traduites de l'espagnol, ont exercé jusqu'ici une influence véritablement funeste. Aussi ne les reproduisons nous pas sans de légitimes scrupules. La loyauté nous fait un devoir de prévenir nos lecteurs. Que ceux qui ont l'imagination inflammable ou sont accessibles aux émotions fortes rejettent bien loin d'eux ces terribles récits. Qu'ils les fuient, les évitent à tout prix, ou c'en est fait d'eux. Ce drame épouvantable communique de douloureux frissons aux plus apathiques, agite le sommeil des esprits les plus froids, fait verser des torrents de larmes aux sceptiques, qui n'ont jamais eu une apparence d'attendrissement.

"Enfin, et c'est là le point le plus grave, sur dix mille lecteurs de ce fatal roman on a compté quatre cent vingt-deux cas de folie ; neuf cent soixante-dix sept cas de monomanie ; huit cent quatre-vingt-quatorze suicides et mille trois cent cinquante disparitions.

"En avertissant ainsi nos abonnés, nous croyons remplir un devoir d'honneur. Au surplus, nous préparons une édition spéciale avec un autre feuilleton pour tous les souscripteurs qui en feront la demande."

Pas un roman-feuilleton français n'a eu si belle annonce de lancement. Nous devrions être honteux !

# Le théâtre mutuel

En deux mots, le Tout-Paris d'octobre attendait la reprise de " M'Amour " au théâtre Réjane et la directrice s'habillait quand, à la porte de sa loge, elle entendit un peu de bruit. C'étaient les machinistes qui venaient lui soumettre diverses réclamations. Mme Réjane refusa d'ouvrir parce qu'elle était en jupon, s'il en faut croire le " Gaulois ", et aussi parce que l'ambassade lui paraissait intempestive. Là-dessus les machinistes se retirèrent offensés, laissant la scène sans décors et jurant que, tant qu'on n'aurait point accueilli leurs demandes, ils ne remettraient pas les pieds dans le plateau, La comédienne-directrice les laissa partir, dénonça au public la violence qu'on prétendait lui faire, dit que son devoir était de ne point céder et fut couverte d'applaudissements. Pour mieux l'encourager dans cette noble résistance, quelques fauteuils d'orchestre poussèrent même le zèle jusqu'à s'improviser accessoiristes ; on les vit en habit et en cravate blanche, voiturer sur la scène les commodités de la conversation.

Si fondés que puissent être les vœux des machinistes, il est inadmissible qu'ils les mettent sous la gorge d'une directrice qui s'habille dans le moment précis où le rideau va se lever. Louons donc sans réserve l'exquise comédienne d'avoir fait preuve d'une pareille fermeté. Et louons-là aussi de l'impulsion nouvelle qu'elle vient de donner à l'art dramatique. On devait déjà à Mme Réjane le théâtre confortable, les sièges hospitaliers, les vastes dégagements, les bars et les tziganes, toute la sauce délicate qui, dans les jours un peu maigres (ils sont inévitables,) fait passer le poisson. On lui devra encore le théâtre mutuel où acteurs et public vont se trouver unis dans la plus agréable des collaborations.

La première expérience a été fort heureuse. Les spectateurs sont sortis enchantés, emportant de la soirée l'un des meilleurs souvenirs que le théâtre leur ait jamais laissés. C'était une variété, une fantaisie, un imprévu qui, mieux que tous les vaudevilles, tenait sans cesse les esprits en suspens. Il fallait un petit effort pour renouer le fil de ce spectacle coupé. En voyant un décor substitué à un autre, il fallait faire la part de cette convention à laquelle se prêtait autrefois le public de Shakespeare. En voyant au milieu d'une scène le rideau de fer menacer, de son horrible poids les têtes charmantes des actrices, un homme peu averti aurait pu s'étonner, comme cet étranger qui, après les " Plaideurs ", entendait " Andromaque", qu'une pièce si gaie évoluât soudain de façon si tragique. Mais les habitués du théâtre Réjane composent un public extrêmement parisien. Tantôt spectateurs et tantôt machinistes, ils ont goûté d'ailleurs, dans la même soirée, les plaisirs alternés du sport et de la littérature ; c'est une grande ressource de planter des décors et de disposer des meubles, de faire le tapissier et le déménageur pour trouver les entr'actes moins longs.

A LISBONNE

# Le Palais tragique.

Ce palais des Necessitades, où le roi Manoel vient de vivre les dernières heures de son règne, fut la maison tragique dans laquelle les souverains connurent de tous temps les pires malheurs. Dans un espace de neuf ans, en effet, ce palais vit mourir la reine Maria da Gloria II, la femme du prince Ferdinand de Cobourg, la reine Stéphanie la femme de Pierre V et ses trois fils, Pierre, Ferdinand et Jean, et la superstition attachait à cette demeure un sort si fatal qu'en 1861, le jour de Noël, comme un autre prince était mourant, les magistrats de Lisbonne envoyèrent une députation au roi Luis pour le supplier de quitter le palais maudit. Le Roi y consentit, mais l'habitude bientôt vainquit la crainte, la famille royale revint habiter " les Nécessités ", ce massif et funèbre monument que flanque un lourd et disgracieux portique devant lequel, il y a à peines quelques années, d'antiques archers montaient la garde. C'est là que furent transportés encore le 1er février, le cadavre du roi Carlos, assassiné, et le corps agonisant de l'infant Louis-Philippe ; c'est là que la reine Amélie vit le même jour fermer les deux cercueils de son mari et de son fils ; c'est de là, enfin, que le roi Manoel a pu compter les obus de la marine portugaise qui chassaient la dynastie du pays. Qui osera maintenant habiter le palais de mort, vide et lugubre dans l'immense parc qui l'entoure ? La seule beauté de cette demeure royale, en effet, c'était le parc, où tous les arbres, toutes les fleurs s'entassaient, sous ce climat privilégié, en un amas de luxueuse verdure.

En bas, au long du Tage, non loin de l'endroit où étaient mouillés les navires de guerre qui bombardèrent le palais, il y a la tour de Belem, magnifique débris d'un grandiose monastère d'où Vasco de Gama partit pour conquérir à son pays le plus vaste domaine d'outre-mer. C'est de cette tour que lors de la révolution miguéliste, une batterie tira sur un navire rebelle qui passait au large dans le Tage. Le commandant du bateau reçut la bordée qui causa quelques avaries et négligea de répondre. Interpellé un peu brusquement par ses officiers, qu'une telle indifférence étonnait, il leur dit simplement : " Tuons-nous entre nous, c'est fort bien, mais n'abimons pas la tour, que nos boulets, si nous avions tiré, auraient risqué d'attindre." Il est juste d'ajouter que ce commandant, qui poussait peut être un peu loin l'amour des monuments, fut en fin de compte battu par les troupes régulières. Le parti victorieux ne lui garda pas rancune, car il fut nommé, en récompense de son étonnante action, conservateur de la tour. Tel est le cadre, où triomphala révolution dont la marine fut le plus puissant auxiliaire. Quels bateaux ont tiré ? On le saura bientôt sans peine, car la liste n'est pas longue de la flotte portugaise et peut-être retrouverons-nous le nom de ce croiseur dont le roi Don Luiz aimait à dire en souriant qu'il était le navire modèle, monument parfait de la science nautique, seul capable de résister à l'effroyable service qu'on exigeait de lui : tantôt en Amérique, tantôt en Afrique, tantôt simulant à lui seul une escadre d'évolution ! Ce bateau là, au contraire des autres, est-il resté fidèle ?

La reine Amélie, elle aussi, a dû quitter la ville, mais si la nouvelle république a quelque sens de la logique, il lui faudra d'abord, pour tenter de faire oublier la reine, abattre à coups de canon un immeuble qui est en bordure du Tage. C'est celui que dès son arrivée en Portugal elle a fait édifier avec une partie de sa dot et le produit de quêtes faites par elle même pour y loger et soigner des tuberculeux — trop nombreux dans ce pays où l'hygiène fut longtemps dédaignée et où la misère parfois fut atroce. Tant que cette maison-là sera debout, les gens du peuple — qui d'ailleurs n'ont pas fait la révolution, mais subi un coup de force militaire — se rappelleront que la reine chassée s'était astreinte, pour les pouvoir mieux soigner, à acquérir une instruction médicale si sérieuse que quelques-uns avaient cru pouvoir entendre qu'elle avait été reçue docteur en médecine. La reine, d'ailleurs, démentait elle-même cette légende. " Non, non, je ne suis pas une reine savante, dit elle un jour à quelqu'un qui vantait son expérience technique, je n'ai d'autre ambition que d'être une sœur de charité ". Bien des pauvres, de ceux que la politique n'enrichit pas, en voyant le palais vide et l'hôpital plein, se demanderont peut-être : Pourquoi ? Pourquoi avoir chassé cette sœur de charité ?

# THEATRES.

## ORPHEUM.

Il serait impossible de dire quel est le meilleur numéro du programme de vaudeville qu'offre cette semaine l'Orpheum : ils sont tous excellents et conséquemment accueillis avec enthousiasme par le public.

Le programme préparé pour la semaine prochaine comprend d'intéressantes nouveautés.

## TULANE.

La superbe comédie dramatique "The Awakening of Helena Richie", donnée cette semaine au Tulane est interprétée par une troupe de premier ordre et attire un nombreux public à chaque représentation.

La semaine prochaine "Your Humble Servant" avec Otis Skinner dans le premier rôle.

## CRESCENT.

La désopilante comédie musicale, " The Newlyweds ", est jouée chaque soir au Crescent devant une salle comble, et les artistes qui l'interprètent remportent un succès mérité.

Cette troupe restera au Crescent jusqu'à samedi et sera remplacée par les célèbres ministrels de Al. G. Field.

## Le Président à New York.

Washington, 20 octobre — Le Président Taft est arrivé ici de New York, à 7:34 a. m., aujourd'hui. Il était accompagné du secrétaire Norton et du capitaine Butt, son aide militaire.

Mme Taft est restée à New York pour faire quelques achats.

# Arrivée de navires retardés par l'ouragan.

Tous les navires à destination de la Nouvelle-Orléans, que la tempête avait retardé pendant deux ou trois jours dans le golfe du Mexique, sont arrivés dans le port, à l'exception du vapeur " Bluefields ", de la ligne Vaccaro, dont ont est toujours sans nouvelles.

Le " Civilian ", de la ligne Harrison, est arrivé hier soir à six heures, ayant à son bord six marins naufragés de la barque espagnole " Hugo ", recueillis en mer au large de la Floride.

Les naufragés sont en piteux état et se ressentent tous plus ou moins de la longue lutte qu'ils ont eu à supporter pendant les soixante heures que leur bâtiment est resté exposé aux assauts de la tempête.

De la plupart des ports du Golfe, on signale l'arrivée de bâtiments ayant des retards de trois à quatre jours et ayant pour la plupart subi des avaries plus ou moins graves.

Le vapeur "El Mar" de la ligne du Southern Pacific, est arrivé à son quai de la rue Bienville, hier matin, à 10 heures avec 36 heures de retard. Son commandant, le capitaine George Woodward, rapporte que jamais pendant toute sa longue carrière de navigateur, il n'a rencontré un ouragan d'une telle violence.

Le "El Mar" cependant est sorti indemne de sa lutte contre les éléments déchaînés.

Le vapeur "Momus" de la même Compagnie est arrivé à Port Eads hier soir et sera à son quai ce matin de bonne heure.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
$12 .. Un an | $6 .... 6 mois | $3 .... 3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15 .. Un an | $7.50 .. 6 mois | $3.50 .. 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$2.00 .. Un an | $1.50 .. 6 mois | $1.00 .. 4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05 .. Un an | $2.05 .. 6 mois | $1.25 .. 4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui voudront s'y abonner n'ont qu'à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

# Feuilleton
—DE—
L'ABEILLE DE LA N. O.

No 46 Commencé le 30 août 1910

# Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

DEUX FRERES ENNEMIS.

XII

AUTOUR D'UN MYSTÈRE

(Suite)

Josette avait menti encore lorsqu'elle avait affirmé qu'elle ne connaissait point Lilienthal : Hans et Bernard, ordonnances de l'officier, avaient raconté ce qu'ils avaient entendu. La preuve du mensonge était là, certaine ; Josette avait eu à se plaindre de Lilienthal.

Ce n'était pas tout.

M. de Saint-Cast savait que, vers midi, ce jour néfaste, à la Faloise, Josette était rentrée en une sorte d'affolement. Tout le monde, au château, avait été frappé de sa pâleur, tout le monde avait entendu les paroles incohérentes qui affirmaient, malgré elle, un trouble extraordinaire.

Et durant la fête qui répondait, par sa manifestation française, à la manifestation de l'autre côté de la frontière, qu'elle s'était évanouie.... Elle se traînait avec peine.... Aux questions adressées, elle ne répondait pas.... Plusieurs dirent au juge qu'elle avait l'air d'une folle.... les yeux perdus, égarés.... un regard qu'on ne lui connaissait pas, qui était empreint de désespoir, d'horreur....

La fête s'était achevée sans elle....

Pourquoi, chez la jeune fille, une pareille et aussi inexplicable émotion ?

Venait-elle de se découvrir de n'avoir point rencontré Renaud au rendez vous de la carrière ?..... Non.... De la lettre de Renaud, qu'elle n'avait point reçue ?.... Non !....

Et la déduction logique amenait le juge à se demander :

—Ne s'est elle pas trouvée face à face avec Lilienthal ?.... En cette solitude ? Et alors ?..... Alors ? Un crime infâme et lâche n'avait il pas été commis ?

Et il s'en expliqua nettement avec Renaud :

—Le mobile du meurtre de Lilienthal, je l'avais cherché jusqu'à aujourd'hui.... Dès le premier jour, j'avais compris qu'il s'agissait d'un crime passionnel..... Aujourd'hui, je n'hésite plus à le croire.... Vous avez voulu venger Josette.... et ce meurtre, dans votre pensée, n'était qu'un châtiment....

Renaud sentit comme une coulée de glace dans son cœur.

Renaud se sentit mourir.

Par quel prodige d'énergie contint-il son trouble, présenta-t-il au juge un visage calme et impassible ?.... Ses jambes chancelaient, tremblaient, et cependant il restait debout... parce qu'il se disait :

—Coûte que coûte, dût-il m'en coûter la vie, il ne faut pas que cet homme sache !

Et ce fut, entre les deux, une lutte étrange, silencieuse longtemps, où ils s'observèrent presque avec des sourires, alors qu'un des deux avait l'âme emplie d'épouvante....

—Monsieur, dit Renaud, vos conclusions, quelles qu'elles soient, ne peuvent qu'être fausses, car vous partez d'un point de vue faux.... Vous raisonnez comme si j'étais le meurtrier, et je vous affirme de nouveau que je suis innocent de ce meurtre....

—Mais vous avez voulu le commettre, vous l'avez dit..... Les raisons sont donc les mêmes ; et celui qui se serait substitué à vous, d'après ce que vous prétendez, n'aurait fait que vous voler votre vengeance....

—Ma vengeance à moi, c'est possible, monsieur.... car j'avais à me plaindre de Lilienthal ; mais vous disiez que j'avais voulu venger Josette. Or jamais Josette n'eut à se plaindre de cet homme....

Le regard attentif du juge pesait sur Renaud Sauvageot.

Il ne baissa pas les yeux, soutint le regard.

Le doute, qui était dans son esprit, le juge n'osait l'exprimer clairement, mais il en avait dit assez pour que le jeune homme pénétrât sa pensée.

Pour éloigner ce doute, que fallait-il faire ? Car si ce doute, chez M. de Saint-Cast, se changeait en certitude — en certitude de l'acte lâche commis sur Josette — c'était la honte rendue publique, affirmée encore par la naissance d'un enfant.

Tandis que s'il disait au juge :

—Josette était ma maîtresse, et c'est avec elle que j'ai passé les deux heures dont je refusais de vous donner l'explication.

S'il disait cela, la naissance de l'enfant n'évoquerait pas le souvenir de Lilienthal.... le mariage de Renaud et de Josette effacerait, au contraire, le souvenir de la chute et de la faiblesse de la jeune fille.... Josette serait sauvée !.... Oui, mais alors se dressait la péripétie terrible.... Renaud, réclamant pour lui l'enfant de l'autre !....

Le juge le regardait toujours. Son regard devenait plus aigu.

Et Renaud réfléchissait encore :

—C'est une lâcheté d'avouer que je suis l'amant de Josette, une lâcheté et un mensonge !.... Ce serait une lâcheté même si je disais la vérité.... Dois-je m'y résigner ?.... J'encourrai le mépris de tous, sauf le mépris de Josette..... qui, seule, saura pourquoi j'ai parlé et pourquoi j'ai menti....Tout le monde dira de moi : " Il a sacrifié l'honneur d'une fille parce qu'il a eu peur de la cour d'assises ! " Oui, mais qu'importait l'opinion publique ! .... ne donnait-il pas à Josette une preuve d'amour telle qu'il ne pouvait y en avoir de plus admirable !.... Telle, que Josette, peut-être, refuserait d'accepter un pareil sacrifice ?....

Et ce douloureux combat se compliquait encore :

—Si Josette refuse le sacrifice de Renaud, il faut qu'elle dise au juge la vérité horrible ! et pourquoi sa vie est un enfer !.... et d'où viennent toutes ses angoisses.... Si Josette refuse, c'est crier à M. de Saint-Cast : " Renaud a menti ! " Et si Renaud mentait, c'est qu'il voulait se sauver du bagne, c'est donc qu'il était coupable ?

Alors, en cette tempête, Renaud se disait :

—Elle n'osera pas m'accuser de mensonge, puisqu'elle me perdrait. Et elle sera obligée d'accepter mon sacrifice !

Il sourit.

Le juge vit ce sourire et se demanda :

—Que se passe-t-il dans l'âme de cet homme ?

Lentement, sous l'effort tendu des réflexions, cette âme sortait de l'indécision.... Hors de l'incertitude, elle se formait une volonté....

La volonté d'arracher Josette à une épreuve mortelle....

A la révélation de l'abominable vérité.

Il parla enfin, et il fut étonné, d'abord, du son de sa voix. Cette voix lui parut venir de très loin, comme si elle était d'un autre que lui.... mais elle ne tremblait pas.... Et comment ne trembla-t-elle pas en proférant de telles paroles qui engageaient sa vie à jamais et lui préparaient, pour l'avenir, de redoutables et douloureux problèmes ?....

Il parla et voici ce qu'il dit :

—Je ne puis souffrir que votre pensée aille plus loin.... Si en essayant de faire intervenir Josette dans ce débat vous avez voulu m'effrayer et m'obliger à sortir de mon silence, vous avez réussi.... J'avais espéré, jusqu'à ce jour, que le nom même de Josette ne serait pas prononcé.... Vous en avez décidé autrement et vos efforts seront parvenus à faire éclater un malheur de plus .... Je vous supplierai pourtant de garder, autant que votre devoir de magistat vous le permettra, le secret sur ce que je vais vous dire, afin de ne point livrer l'honneur de cette pauvre enfant que j'aime à la malignité publique....

M. de Saint-Cast inclina légèrement le front.

—Si je le puis ! dit-il.

—Vous avez voulu savoir, reprises, comment j'ai passé deux heures de cette nuit de crime.... de dix heures à minuit J'ai refusé de vous le dire. cela me répugnait, et vous comprendrez mes scrupules.... J'hésite même encore au dernier moment car je me rends compte que je serai sévèrement jugé et que ma conduite sera critiquée par des langues qui ne m'épargneront pas.... J'avais cru, jusqu'à la dernière heure, que la révélation que vous alliez entendre ne viendrait pas de moi, mais de Josette elle-même.... C'est avec elle que j'ai passé une partie de la soirée, la nuit où j'ai quitté Haute-Goulaine....

Brusquement. le juge l'interrompit :

—Ceci est impossible. Josette ne pouvait savoir où vous ren-